


REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière
des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, thaumaturgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VI. — 10e Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DES BONS-ENFANTS, 29

1863

La Revue spiritualiste forme chaque année un volume, avec table raisonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fonds, polémique, controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante ou actualité spiritualiste quelconque.

Ensuite viennent des études et théories, des analyses particulières d'ouvrages sur les matières que le Journal embrasse, études, théories et analyses dans lesquelles sont envisagées les doctrines et les faits actuels ou passés, qui se rattachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et variétés spiritualistes, avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. Parmi les faits communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent une garantie de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les met au jour, et l'indication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu'on puisse recourir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité spiritualiste célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes psychiques que se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des tables tournantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des Esprits, les apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue, la vue à distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les différents procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des sciences dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférences et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de la Revue.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** pour la province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — On peut s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. *On s'abonne à Paris, au bureau du* Journal, rue du Bouloi, 21. — Le prix des trois précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se payent 20 fr.

— *Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entremise des facteurs ruraux ou les directeurs de poste. — Les librairies, les bureaux de messageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du montant des abonnements. — Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'abonner sont: pour la* Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise, à la Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; pour les* États Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour l'*Espagne, *MM. Bailly-Baillière,* 11, *calle del Principe, à Madrid; pour l'*Angleterre, *M. Baillière, libraire,* 219, *Regent street, à Londres; pour les* États-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et Hébert, libraires, rue de Chartres,* 56, *à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. Desjardins, rue Saint-Vincent,* 13, *à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonnement. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusivement. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de départ de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste.	1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires.	1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées.

REVUE SPIRITUALISTE

ANNÉE 1863. — 10e LIVRAISON.

LA TOUSSAINT, LE JOUR DES AMES.

PAROLES ET BON SOUVENIR EN CETTE OCCASION A CEUX DE NOS ABONNÉS QUI ONT QUITTÉ LA TERRE POUR PASSER DANS LA VRAIE VIE.

Le mois de novembre a vu revenir, comme chaque année, la fête des morts. Nous avons, en 1858, dans notre 14e livraison, consacré un long article à cette fête. Nous avons montré que chez la plupart des peuples de l'antiquité, notamment chez les Gaulois nos pères, la commémoration des morts était une solennité fort suivie. Au moment de la chute des feuilles, où la vie semble s'éteindre dans la nature, à l'entrée des longues heures de recueillement que donnent à la campagne les loisirs de l'hiver, ils avaient l'habitude d'évoquer leurs chers trépassés, de prier pour eux, d'allumer de grands feux, autour desquels ils prétendaient les voir apparaître. Le christianisme, qui eut l'habileté de conserver les us et coutumes des anciennes religions en leur donnant des noms, des significations nouvelles, que les populations, à la longue, finirent par accepter, convertit la fête

de tous les Dieux du Panthéon en fête de la Toussaint; et il fit de la commémoration des âmes une solennité chrétienne, que Louis-le-Débonnaire, d'accord avec le pape Grégoire IV. fixa au 2 novembre, attendu que chez les Gaulois c'était l'époque qu'on avait consacrée au souvenir des trépassés.

La solennité, du reste, n'a pas perdu dans le christianisme le caractère grave et vraiment religieux qu'elle avait toujours eu dès les temps les plus reculés. N'y eût que le *Dies iræ*, c'en serait assez de cette hymne sublime pour faire la grandeur d'une fête en vue de laquelle elle fut composée. Les prières qui se psalmodient dans nos églises à l'issue de la journée du 1er novembre sont celles du catholicisme qui m'ont toujours le plus touché. Mais ce qui m'a toujours ému aussi, c'est le son funèbre de toutes ces cloches dont les modulations diverses vont se mariant dans les airs aux heures calmes et solennelles de la nuit. La population parisienne, cette année pas plus que les précédentes, ne s'est monrée inattentive à ces sons funèbres, qui lui ont rappelé un des devoirs les plus doux et les plus saints de l'homme, celui d'aller prier sur la tombe de ceux qui ne sont plus. On l'a vue se presser partout dans les vastes nécropoles qui entourent la capitale, portant des fleurs, des couronnes, pieux souvenirs, signes du langage muet et de la tendre communication qui s'établit entre des âmes que la tombe sépare, mais qui se retrouveront dans la véritable vie.

Comme tant d'autres, en ce jour nous nous sommes recueilli et nous avons prié. Après nos proches, les amis bien-aimés de notre jeunesse, nous avons songé à nos frères spiritualistes que la mort a moissonnés; nous les avons évoqués dans notre cœur; nous les avons ressuscités par la pensée.

Hélas! ils sont nombreux déjà ceux des frères qui, communiant comme moi dans la sainte et vivifiante idée, ont été enlevés aux peines, aux douleurs, aux doutes de cette vie! Mais ils sont partis pour aller goûter les joies, les vérités de l'autre, dans une plus grande lumière, avec plus de calme, de certitude. Ils sont partis pour un séjour où les âmes peuvent librement se

grouper, se rapprocher selon leurs affinités, leurs tendances, dans une atmosphère morale pure. Ils sont plus heureux que moi, que la matière enchaîne ici-bas avec toutes ses fatalités, ses misères, ses découragements. Ah ! chères âmes, permettez-moi, pour oublier ce monde d'hypocrisie, d'intrigues, d'égoïsme, de trahisons et de lâchetés, que je m'élance vers vous en pensée.

Je vais vous parler à tous, vous rappeler des faits, des particularités de notre bonne confraternité spiritualiste. Sans doute, vous me saurez gré de cette idée : les âmes trépassées aiment ceux qui pensent à elles, qui remémorent leur souvenir. C'est un devoir saint dont je vais m'acquitter, et dont je m'acquitterai toujours dans ce journal envers ceux de mes lecteurs bien-aimés que la mort emportera au séjour de l'immortalité !

D'abord, c'est vous, Chauvin, le premier trépassé par ordre de date, et qui avez été aussi l'un de ceux qui ont répondu les premiers à mon appel quand en 1858 la *Revue spiritualiste* a été fondée. Vous étiez porté par votre nature vers les questions qui nous occupent. Jeune encore, vous avez fait la connaissance d'un des disciples du philosophe inconnu, l'illustre Saint-Martin, celui à qui il avait laissé ses manuscrits, sa pensée dernière, manuscrits et pensée dont vous avez hérité. Je me console de votre mort trop prompte en pensant que vos propres manuscrits, ceux du grand spiritualiste dont vous avez continué la tradition, sont tombés en des mains sûres, entre les mains d'un des patriarches de notre grande cause, qui saura sans doute aussi lui apporter sa part de concours effectif. Il le peut : n'est-il pas dépositaire de mille richesses bibliographiques, de souvenirs, de traditions, de faits remarquables dont la vérité a besoin pour s'affirmer devant les hommes? Quel est l'adepte convaincu qui pourrait se refuser d'apporter sa petite pierre à l'édifice, surtout quand cette pierre peut être celle de l'angle ?

Un autre homme, dont nous devons ici rappeler le souvenir, a aussi contribué à l'édifice dans la mesure de ses pauvres moyens : c'est Renard, de Rambouillet. Il était croyant quand peu

de monde croyait. Il fut l'initiateur de Cahagnet, éditeur du journal l'*Encyclopédie spiritualiste*, un homme franc et courageux dans sa simplicité, à qui nous nous sommes toujours fait un devoir de rendre justice. Renard, peu de temps avant sa mort, nous écrivait pour nous dire tout le bon secours qu'il avait obtenu de l'Esprit d'un ancien magnétiseur avec lequel il s'était mis en rapport pour la guérison des malades. Il l'avait conjuré de venir exercer son magnétisme à l'état d'Esprit, et le succès avait rempli son attente. Il nous conseillait d'en faire autant. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, nous vous supplions, Renard, de venir à notre aide lorsque, selon que l'occasion se présente, nous imposons les mains sur les malades. Cette action, ajoutée à celle de l'Esprit qui nous a si fréquemment et si fructueusement assisté jusqu'ici en pareil cas, ne peut que produire les meilleurs effets.

Parlerai-je de vous, spirituel Jobard? La mort vous a ravi alors que, plein de vie, vous veniez d'écrire pour la *Revue spiritualiste* le dernier de ces curieux articles que savait enfanter votre plume si incisive et si originale. Mais vous avez eu votre nécrologie dans nos colonnes. Nous nous sommes plu à payer à vos mânes ce pieux tribut. Ainsi en a-t-il été du docteur Rœssinger, directeur du *Journal de l'âme*, de Genève, cet homme de bien, martyr toute sa vie, tantôt de ses convictions politiques, tantôt de sa foi spiritualiste et de son désintéressement, et qu'on laissa mourir pauvre, pour lui élever ensuite un monument. Nous avons consacré à ce digne soutien de nos idées de justes paroles de commémoration. Ainsi en a-t-il été aussi pour le respectable receveur des hospices d'Auxerre, M. Villers. Compatriote de Jobard, il était de cette Bourgogne si célèbre à tant de titres divers, et où la sainte cause de l'immortalité a compté plus d'un vaillant défenseur. Il a laissé parmi les dignes frères de l'antique cité du pieux saint Germain un vide douloureux. Mais la foi grandit dans cette cité; de nouveaux adeptes ne tarderont pas sans doute à combler le vide regrettable que la mort y a causé.

à Saint-Gall (Suisse), nous avons à déplorer la mort d'un spiritualiste fervent qui nous avait toujours accompagné de ses sympathies, Christophe Zublin. Ainsi en a-t-il, été au fond de la rustique Espagne, d'un autre de nos abonnés de la première heure, Francisco de Goizueta, noble et grand cœur. La fortune ne lui avait pas été propice. Après de longs et périlleux voyages dans les pays lointains, il était rentré pauvre dans sa patrie. Il était allé se fixer dans ces riantes montagnes qu'ont illustrées le Cid et les Abencérages, non loin de la cité où s'élève le merveilleux Alhambra. Il n'y avait plus qu'une seule consolation, l'étude des questions spiritualistes. On peut dire qu'il avait poussé cette étude loin : elle en avait fait un homme dont les idées étaient empreintes des sentiments les plus grandioses. La lecture des lettres qu'il nous écrivait souvent nous montra que, quand le sentiment religieux est guidé par la science et la raison, il s'élève à de grandes hauteurs chez les Espagnols. En les lisant je me rappelais ces mots fameux de Charles-Quint : « Si j'avais à parler à Dieu, je lui parlerais en espagnol. » Par suite de pressentiments qui avaient pris chez lui le caractère de la certitude, il m'écrivit, peu de temps avant sa mort, que désormais il ne se communiquerait plus à moi qu'à l'état de trépassé, et qu'alors il viendrait se mêler aux bons Esprits mes amis qui me soutiennent et m'inspirent dans les difficiles assauts que je livre au matérialisme et à l'imposture. Ah ! puisse-t-il pouvoir le faire toujours et agir avec efficacité !

Mais deux spiritualistes, enlevés chacun par une douloureuse catastrophe, réclament aussi de ma part des paroles de bon souvenir. C'est vous d'abord, infortuné comte de R..., qui, le soir du jour où l'on déposa vos dépouilles mortelles en terre, êtes allé vous révéler spontanément à un médium, dans des circonstances que ce journal a fait connaître (1). C'est vous ensuite, Pauline V..., victime d'un des plus horribles assassinats

(1) Voyez la *Revue spiritualiste*, t. V, p. 120.

qui ait figuré dans les annales du crime, et qui êtes venue vous manifester plusieurs fois à Paris, portant les traces du meurtre qui vous a arrachée à vos destinées terrestres encore pleine de vie et de force. Vous vous étiez exercée au magnétisme de votre vivant, vous aviez même obtenu par la pratique de cet art divin de merveilleux succès. Daignez désormais venir vous joindre à l'Esprit de Renard, évoqué ci-dessus, et concourir avec lui aux efforts que je fais parfois pour soulager les maux des pauvres malades.

Mais une mort plus récente doit appeler notre attention et provoquer nos larmes. Nos lecteurs apprendront sans doute le cœur ému des plus vifs regrets la mort de J. Barthet, l'ancien directeur du *Spiritualiste de New-Orleans*. Il s'est éteint à Barran (Gers) le 25 octobre dernier, dans la famille de son frère, emportant dans la tombe les regrets légitimes et l'affection profonde de tous ceux qui avaient eu l'avantage de le connaître. C'était un patriarche du spiritualisme. Il le servit en véritable apôtre, avec tout le désintéressement et la conviction dont il était capable. D'abord initié à la science de Mesmer, qu'il avait fait connaître avec succès dans la Louisiane, cette petite France de l'Amérique, il n'avait pas tardé à se rallier à la révélation nouvelle que tant de faits faisaient surgir des bouches du Mississipi aux bords du Saint-Laurent. Il en fut le premier initiateur en France. Le *Journal du Magnétisme* a gardé le dépôt de ses aveux et de ses témoignages à ce sujet Plus tard, il fonda un journal qui, ainsi que ceux de Cahagnet et du docteur Rœssinger, fut élogieusement cité et recommandé dans cette Revue (1). De retour en France, il reporta sur nous et notre publication les

(1) Nous insistons sur ce fait, afin de répondre par là à ceux qui nous ont accusé de faire de notre publication une question de boutique, et de n'avoir que des paroles hostiles pour nos rivaux et leurs publications. L'honnête et sincère Cahagnet, lui, a fort bien su reconnaître le contraire dans une lettre qu'il nous écrivait cette année, et où il nous remerciait de signaler ses écrits et de favoriser leur vente.

sympathies de ses lecteurs. Il se plut à nous confirmer dans cette vérité, qu'en Amérique, où il pouvait se trouver deux millions de spiritualistes, jamais on n'avait vu le plus petit exemple de l'enseignement des doctrines réincarnationistes. Il s'étonnait de l'engouement que ces doctrines excitaient en France. Il les attribuait à l'influence de *credo* hâtivement, audacieusement et exclusivement lancés, et à une connaissance encore peu approfondie de la question. Il faisait des vœux pour que l'on procédât partout sans parti pris ni opinion préconçue, pour qu'on laissât parler les faits dans leur immense variété. C'est pourquoi il avait conservé ses sympathies à notre recueil. Il regrettait qu'il ne fût pas plus soutenu, plus connu. Dans une des dernières lettres qu'il nous écrivit, il déplorait de voir les spiritualistes qu'animaient, comme nous, le principe de la recherche libre et consciencieuse et la répulsion pour les dogmes absolus trop hâtivement formulés, de ne pas former un seul noyau puissant, afin de faire triompher l'idée. Il pensait avec nous qu'on n'était fort que par l'association, le groupement des forces, des lumières, et non par la diffusion des efforts et des organes. Devant des ennemis si puissants, à côté de soldats luttant avec de fausses armes et sur un mauvais terrain, il gémissait de voir les bons soldats se séparer, s'affaiblir pour résister à l'ennemi. Puisse son âme insuffler aux bons lutteurs dissidents des idées d'unité, de fusion !

Puissent en agir également ainsi les autres Esprits dont je viens de rappeler le souvenir à l'occasion de la fête commémorative des âmes ! Chères âmes qui aviez pris plaisir à vous abreuver avec moi dans les ondes claires et vivifiantes de l'idée nouvelle, vous aviez fait écho à mes paroles, pensé, senti et lutté d'intention avec moi, à chacun des traits que je portais à l'incrédulité, aux doctrines hypocrites ou ténébreuses de nos ennemis communs ; puissiez-vous, en récompense de mes bons souvenirs, de mon affection constante, me prêter toutes votre aide spirituelle ! j'en ai besoin. Si les hommes m'abandonnent, vous me resterez

au moins. Avec vous je serai fort. Ah ! les Esprits, quand nous sommes dans la voie de la vérité et du dévouement, peuvent tout. J'en ai eu souvent des preuves ; donnez-m'en de nouvelles encore, chères âmes. Avec l'aide de Dieu et le vôtre, je triompherai et vous triompherez avec moi ; ma joie sera la vôtre. Voilà la prière que vous adresse en ce moment un frère, et c'est la meilleure qu'il puisse vous faire. L'état des bons Esprits après leur séparation du corps n'est pas, comme on l'a prétendu, un état d'anéantissement, d'immobilité béate. Leur activité, au contraire, doit s'y poursuivre ; leurs lumières, leurs bonnes tendances, s'y développer ; ils doivent jouir de nos joies, gémir de nos peines, triompher avec ceux qui les aiment et les évoquent. Nous vous aimons et nous vous évoquons, chers amis. Venez à nous. Soyez-nous secourables et propices. La cause pour laquelle nous combattons était la vôtre ; elle doit plus que jamais vous être chère. C'est là la principale prière que je vous adresse.

Z.-J. Piérart.

LE MERVEILLEUX EN ORIENT ET EN EUROPE.

(5e article.)

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD.

Des appréciations sont parfois formulées à notre sujet par ceux qui nous lisent ; celle qui nous revient le plus souvent est celle-ci : Le directeur de la *Revue spiritualiste* est un homme, avant tout, franc et sincère ; il a le courage de ses opinions et va droit au but, sans habileté ni hypocrisie, dans le difficile et rude apostolat qu'il s'est imposé ; mais nous craignons qu'il ne soit un peu trop crédule, qu'il accepte un peu trop complaisamment comme véritables des faits incroyables, tant ils sont extraordinaires et en dehors des lois de la nature. A ces bienveillants critiques nous répondrons que nous ne sommes pas

plus crédule que qui que ce soit; que personne n'a plus que nous l'habitude de bien observer, de se rendre minutieusement compte et de faire bien attester un fait. Nous les renverrons à ce que nous avons dit en tête de notre douzième livraison de 1858 et de notre dixième de l'année 1861, où nous répondons amplement aux critiques de ce genre, et, sans nous arrêter à leur répondre de nouveau, nous passerons à l'exposé de nouveaux faits : car, nous l'avons déjà dit, ce n'est que de l'exposé consciencieux et raisonné des faits dans tous leurs détails et leur immense variété que la vérité peut jaillir. Les spiritualistes sérieux, conséquents, qui aiment à faire triompher nos croyances, non parmi les simples, les crédules, mais parmi les penseurs, les gens qui raisonnent et portent leur témoignage avec autorité, ne peuvent que nous applaudir d'une pareille ligne de conduite.

Nous l'avons déjà dit : la question est de prouver, contre tant de gens qui le nient, qu'il y a des Esprits, et qu'ils peuvent se manifester à nos sens. Il est bon pour cela de mettre au jour tous les faits et les arguments possibles. Ils servent aux croyants dans leur lutte contre les incrédules, et, pour ceux-ci, quand ils sont de bonne foi, il n'est pas de plus sûr moyen de les attirer à la vérité. Quant à ceux qui, au lieu de voir démontrer qu'il y a des Esprits, et d'établir par des voies pratiques la philosophie qui découle de leurs manifestations, voudraient que nous emplissions nos colonnes d'une foule d'homélies, de dictées plus ou moins émanées de l'autre monde, sur des lieux communs de morale, bons sans doute en eux-mêmes, mais qui ne prouvent rien, n'apportent rien de nouveau; quant à ceux-là, nous leur demandons la permission de ne pas prendre leur conseil au sérieux.

Des faits donc, toujours des faits. C'est pour cela que nous avons, depuis quelques mois, entrepris une suite d'articles intitulés : *le Merveilleux en Orient et en Europe*. Ces articles, nous allons en donner la suite. Comme toujours, nous y apporterons toutes les preuves, tous les témoignages nécessaires.

C'était en 1727. La France avait retrouvé un calme complet après les guerres incessantes, les misères du long règne de Louis XIV. Elle n'était plus guère troublée que par la querelle des jansénistes et des molinistes, dispute théologique qui avait partagé le monde catholique en deux camps pour quelques points de doctrine relatifs à la grâce. Un évêque d'Ipres, Jansénius, par cinq propositions sur ce sujet, avait soulevé la tempête. On appelait ses partisans jansénistes. Ses adversaires les plus ardents furent les jésuites.

Parmi les plus fervents jansénistes était un diacre du nom de François *Pâris*, qui mourut le 1er mai 1729, et qui fut inhumé dans le petit cimetière de la paroisse Saint-Médard, faubourg Saint-Marceau.

Ce religieux, qui a laissé divers ouvrages, entre autres des commentaires sur plusieurs épîtres de saint Paul et des méditations sur la religion et la morale, avait renoncé à la riche succession de son père, conseiller au parlement, pour se livrer à une vie de privations et de pénitence, et était mort dans de telles conditions d'ascétisme et d'humilité, que le peuple lui attribuait les vertus d'un saint. Son tombeau devint l'objet d'un pieux pèlerinage presque permanent et journalier, que le bruit peu à peu répandu de certaines guérisons spontanées, miraculeuses, qui s'y opéraient de temps à autre, ne fit qu'accroître.

La chronique du temps, et notamment un journal intitulé *Nouvelles ecclésiastiques*, fondé en 1729, nous apprend que la reproduction très-fréquente et journalière de ces phénomènes mit en émoi le camp jésuitique, directement intéressé à l'abaissement du parti de Jansénius, et qu'un *tolle* général retentit conséquemment sur toute la ligne; que même des contrefacteurs et des imposteurs réels, artistement apostés et endoctrinés par cette corporation, d'ailleurs si fertile elle-même en impostures et en intrigues, furent découverts, atteints, convaincus et punis. Tant de malveillance ne parvint nullement

à infirmer ni à déconsidérer l'œuvre phénoménale qui s'opérait chaque jour sur la tombe du diacre Pâris.

Les faits étonnants qui avaient lieu sur ce tombeau, par l'effet d'une recrudescence ou réaction qui s'explique par l'irritation des empêchements, par les railleries des sceptiques, par les perfides suggestions du parti jésuitique, alors à l'apogée de son influence sur la police de l'État et sur la partie éclairée de la capitale; cette œuvre mystérieuse, disons-nous, au lieu de simples guérisons, finit par produire sur de nombreux pèlerins des phénomènes physiques équivalents à ceux de la possession. Ils tombèrent dans des crises extaordinaires, et bientôt ils ne furent plus connus et cités que sous l'appellation de *convulsionnaires*.

Ces crises commencèrent quatre ans, ou environ, après la mort du diacre Pâris. — Une jeune fille éprouva des convulsions réelles, le 27 août 1731, auprès du tombeau. — Le lendemain, plusieurs autres eurent des accès semblables, et ensuite un plus grand nombre. — On y a vu, dit-on, plus de huit cents convulsionnaires en état de crise à la fois.

« Ces filles, assure un témoin oculaire, tombaient subitement dans des frémissements, des espèces de frissons, dans des « bâillements et dans des saisissements. — Elles se jetaient par « terre, elles se roulaient, elles se frappaient, elles se tourmentaient; — leur tête tournait de tous côtés avec une vitesse « extrême; — leurs yeux se renversaient; — leur langue sortait « et pendait sur leurs lèvres ou se retirait au fond du gosier; — « leur cou s'enflait, leur estomac se gonflait, leur ventre s'élevait; — elles avaient des suffocations; elles gémissaient, elles « poussaient des cris et sifflements; elles aboyaient comme des « chiens, elles chantaient comme des coqs. — On apercevait « dans tous leurs membres des contorsions et des secousses; « elles s'élançaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; — elles « faisaient des mouvements dont la pudeur s'offense; elles s'agitaient sans aucun respect pour les lois de la décence. — El-

« les restaient mortes des heures, des jours entiers; — elles « devenaient, dit-on, sourdes, aveugles, muettes, paralytiques, « insensibles, et tout semblait se passer en elles-mêmes sans « elles-mêmes (*sic*). »

On en voyait qui en même temps parlaient une langue inconnue d'elles-mêmes et du public; — d'autres qui découvraient des choses que nulle pensée humaine n'aurait pu pénétrer; — d'aucunes dévoilaient le passé, manifestaient le présent et annonçaient l'avenir. Les pensées les plus secrètes du cœur n'avaient rien de mystérieux pour elles. Elles disaient tout haut la confession de leurs visiteurs; elles tenaient des discours pathétiques; leur éloquence était entraînante, variée, sublime. — Elles appelaient par leurs noms et prénoms des personnes qu'elles n'avaient jamais vues (1). Elles révélaient à l'avance les accidents heureux ou défavorables qui devaient arriver à ceux qui faisaient des neuvaines; assignaient aux malades le terme précis de leur guérison, de leur rechute ou de leur mort.

L'étrangeté de ce spectacle ne pouvait qu'agir puissamment sur le moral de certaines personnes, car M. Carré de Montgeron, conseiller au parlement, personnage aussi riche que docte et considéré, se laissa convertir un des premiers. Il était allé au cimetière de Saint-Médard avec toutes les préventions des incrédules et dans le dessein de s'y amuser; mais les scènes qui se passèrent sous ses yeux, les phénomènes si variés et si impressionnants de l'état d'extase, cette foule, ces tournoiements, cette agitation, ces cris, souvent mêlés à des guérisons, à tous les phénomènes de la seconde et double vue, de la pénétration de la pensée, à des discours sublimes, extraordinaires pour des personnes illettrées, firent en lui une révolution telle qu'il se mit à suivre les exercices quotidiens et qu'il s'en fit en quelque sorte l'apôtre.

(1) Voir *Examen critique, physique et théologique, des convulsions* — par un anonyme. C'était l'abbé Bonnaire qui disait n'être pas plus janséniste que Moliniste.

Le frère aîné de Voltaire, M. Armand Arouet, libertin émérite de l'époque, renonça à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et se fit inscrire au nombre des pieux convertis.

Des protestants, séduits aussi par la contagion de l'exemple et par l'évidence de tant de faits miraculeux dont ils étaient chaque jour témoins, passèrent du camp de la réforme dans celui du jansénisme.

Des personnes qui ne venaient là que pour regarder s'en retournaient convulsionnaires elles-mêmes, et se trouvaient involontairement en spectacle dans les rues partout où elles passaient.

Des servantes gagnaient la maladie en soignant leurs maîtresses.

Des pincées de terre du tombeau du diacre Pâris, envoyées en province, déterminèrent des cas de convulsions absolument identiques à Vendôme, à Tours, à Abbeville, à Troyes, à Pézenas, à Avenay, etc., etc. On y compta des cas nombreux de guérison.

Le flot grossissant, les intrigues des jésuites parvinrent à mettre en jeu les susceptibilités gouvernementales. Sous le prétexte qu'il se tenait des discours séditieux dans les réunions des convulsionnaires, que la religion, les mœurs, les lois de la décence, étaient tous les jours cyniquement outragées, une ordonnance de police, en date du 27 janvier 1732, fit fermer le cimetière Saint-Médard.

Le lendemain on lut ces vers, devenus célèbres, affichés sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Mais en dépit de ces défenses arbitraires et qui froissaient l'instinct des masses, il se forma des réunions à domicile que la police d'alors n'avait pas encore le pouvoir d'empêcher, et au lieu d'un théâtre, les convulsionnaires en eurent bientôt une centaine dans Paris. — Des imprimeries clandestines inondèrent

la France de pamphlets, de récits de miracles et de diatribes contre la cour et le clergé.

Dans un livre intitulé : *La Vérité des miracles opérés par M. Pâris et autres appelants contre Monsieur l'archevêque de Sens*, écrit qui eut un grand succès de débit par la persécution de l'auteur, il est dit que les discours des convulsionnaires à l'état d'extase portaient certains caractères divins, tels que la solidité, la sublimité, l'érudition et la science au-dessus de leur capacité ; — qu'ils avaient de plus la connaissance actuelle des choses cachées dans l'intérieur des consciences, le discernement des reliques, la prédiction des choses futures; qu'il y avait entre eux unanimité d'actions, de représentations et de pensées ; — qu'ils avaient un sentiment subit et surnaturel par lequel ils se reconnaissaient les uns les autres; qu'il régnait entre eux de tendres et fraternelles sympathies; que la plupart ne se souvenaient de rien après la crise.

Carré de Montgeron fut l'auteur de ce volumineux recueil de miracles opérés par les convulsionnaires — Emprisonné à la Bastille pour avoir eu le courage de publier son opinion et d'y persister, il y revit, corrigea et perfectionna son ouvrage, dont une seconde édition causa la plus grande sensation. Il y apportait une foule de témoignages authentiques, des rapports de médecins, dont plusieurs, déposés chez des notaires, avaient reçu tout le caractère d'authenticité possible. Nous avons eu sous les yeux un de ces rapports de médecins qui n'a point été imprimé dans le volumineux recueil et qui est fort intéressant. Il émane de l'aïeul de notre illustre romancier Eugène Sue.

Jamais on n'écrivit tant pour et contre un sujet. Des amateurs ont pu former quatorze ou quinze volumes des seules pièces fugitives qui parurent dans ce temps-là. Le jésuite Bougeant se mit à écrire des comédies pour ridiculiser les convulsionnaires et leurs guérisons (1).

(1) Deux de ces comédies ont pour titres : 1° *Le Saint déniché*, ou *La Banqueroute des marchands de miracles*. La Haye, 1732, souvent réim-

Paris et la province étaient inondés de brochures et de nouvelles à la main. — Les murs de la capitale se trouvaient à chaque instant du jour couverts d'affiches de toutes formes et de toute couleur sans que la police pût y mettre ordre, car ces sortes d'écrits se trouvaient distribués et placardés au même instant partout par des mains invisibles. On n'en a jamais pu prendre une seule sur le fait.

On avait organisé pour l'usage des convulsionnaires une association de secours que l'on appelait *la classe des Secouristes*. Il y avait les grands et les petits secours. — Les petits secours consistaient à placer des matelas ou des coussins sous les convulsionnaires, à pratiquer entre autres secours des frictions. Les grands secours consistaient dans des massages, ou fortes pressions exercées sur les malades, dans le tiraillement de leurs membres, et même dans des coups violents qui leur étaient, en certains cas, administrés. — Ce fut un spectacle aussi étrange qu'extraordinaire.

Voici d'ailleurs de quelle manière en parlent des témoins oculaires :

La convulsionnaire étant couchée par terre, on lui posait une longue planche en travers sur la poitrine, et vingt hommes, — dix à chaque bout, — piétinaient en mesure sur cette planche.

Une autre convulsionnaire se débattant à terre plus loin, sept à huit hommes la foulaient aux pieds, la pétrissaient, pour ainsi dire, avec les talons de leur chaussure.

Une autre étant liée avec des sangles depuis l'abdomen jusqu'aux aisselles, six hommes serraient en sens contraire les extrémités des sangles, tandis que deux autres tiraient la malade par la tête et par les pieds.

A quelques pas de là, on en roulait une autre dans un matelas, on la sanglait d'une extrémité jusqu'à l'autre, en se servant des

primé ; — 2° *Les Quakers français, ou Les Nouveaux Trembleurs*. Utrecht, 1732.

pieds et des genoux pour fortement la serrer, et puis on la suspendait au plafond dans une position horizontale.

Une autre étant couchée à terre, la face en dessous, sept à huit hommes se fatiguaient successivement à lui donner de grands coups de main à plat solidement appliqués sur les reins.

Ces divers traitements, aussi violents qu'excentriques, ressortaient d'ailleurs des prescriptions médicales de l'époque. — Le médecin Willis faisait serrer lui-même certains malades d'une façon horrible, *pour empêcher*, disait-il, *une certaine nodosité de s'élever des pieds à la gorge.* — Un autre médecin, Hecquet, expliquait la nécessité et les effets de cette méthode, de sorte que tout ce qui vient d'être détaillé à ce sujet coïncidait parfaitement avec l'observation médicale du temps.

Mais voici d'autres faits employés comme moyens de médication aussi incroyables qu'ils furent attestés simultanément par les partisans et par les détracteurs de ces malheureuses convulsionnaires.

Jeanne Mouller, sœur Françoise et sœur Marie se plaçaient le dos contre un mur, les bras en croix, et, dans cette posture, des hommes leur assénaient de violents coups de tête et des coups de poing sur la poitrine et sur le ventre, se reculant pour mieux frapper, semblables à des béliers qui joutent.

L'une de ces trois pauvres créatures se renversait dix à douze fois de suite la tête dans un brasier.

Sœur Gabrielle se faisait aplatir la tête et la poitrine avec une pierre du poids de soixante livres; cette pierre était armée d'un double crochet de fer pour pouvoir la soulever et la laisser retomber de plus haut. — Après en avoir subi cinquante à soixante coups, elle avalait un charbon ardent pour, disait-elle, se rafraîchir.

Les trois premières citées ne se contentaient pas toujours de coups de tête et de coups de poing : on employait quelquefois de grosses bûches pour les frapper, ou même un chenet en

fer du poids de trente livres (1). Souvent elles ne demandaient grâce qu'après en avoir reçu CENT CINQUANTE coups !

Cependant, comme si ce n'eussent encore été là que jeux d'enfants, les convulsionnaires inventèrent quelque chose de plus fort.

Sœur Gabrielle se faisait tenailler et tordre le sein, jusqu'au point de forcer les branches des tenailles.

Sœur Dina se précipitait de tout son poids sur les pointes de six épées et s'y soutenait en équilibre.

Ce fut dans la classe des convulsionnaires qui se livraient à ces deux étranges exercices qu'on trouva, ou plutôt que les jésuites glissèrent des thaumaturges de mauvais aloi.— C'était, en effet, le seul point où la contrefaçon était accessible, de sorte qu'un jour, en présence du célèbre La Condamine et de Dudoyer de Gastel, les pointes d'une douzaine d'épées ayant pli sur la poitrine de *certaines* convulsionnaires, les patientes allant aussitôt après l'expérience se mêler dans un groupe de *Secouristes*, on en concluait qu'elles faisaient glisser sous leurs vêtements parmi ces compères une haire de crin ou de fil d'archal qui, probablement, les avait protégées; car, par un raffinement de fraude, et pour ne pas donner prise à un soupçon de connivence dans ce moyen de contrefaçon, *ces prétendues convulsionnaires n'étaient appelées pour montrer qu'elles n'avaient aucune blessure qu'après qu'elles avaient été momentanément séparées du groupe visiteur*. Voyez-vous, disait-on, on leur a laissé le temps d'aller se débarrasser de leurs appareils préservateurs. Cependant, quand les incrédules l'exigeaient, les fausses convulsionnaires des jésuites se prêtaient immédiatement à leurs investigations. C'est ainsi qu'on fit voir à La Condamine qu'une convulsionnaire qui venait de se faire tenailler les seins n'avait laissé bel et bien tordre et retordre que des étoupes.

(1) Carré de Montgeron assure qu'il s'est fatigué lui-même à leur donner des coups de ce chenet. Il ajoute qu'ayant essayé un jour la force de son choc contre un mur, la muraille fut percée au quinzième coup.

Nous le répétons, ces trucs à l'usage des jésuites, dont on peut d'ailleurs voir, en ce qui touche le spiritualisme actuel, le spécimen complet dans certains salons de Paris où des faits médianimiques sont effrontément simulés par des saltimbanques qu'on nous dit être des Auvergnats pompeusement accrédités sous le nom de médiums anglo-américains par le sanhédrin jésuitique ; ces trucs, disons-nous, ne firent pas plus fortune alors qu'ils ne le font de nos jours. Malgré l'ordonnance de police du 27 janvier 1732 précitée, un grand nombre de cas convulsionnaires réels bien constatés éclatèrent dans la rue, dans les églises et sur les places publiques.

La police dut intervenir une deuxième fois, puis une troisième, pour interdire les convulsions, même dans les maisons particulières; mais ses ordonnances furent mal observées, ou plutôt ne le furent pas du tout. On eut beau employer des moyens violents, traquer les convulsionnaires, qui n'en pouvaient mais, disperser les attroupements, et recourir à divers autres moyens de compression, pour s'en débarrasser la police dut faire main basse sur les convulsionnaires. En peu de temps, en effet, la Bastille et la Salpêtrière en furent encombrées (1).

Grimm, dans sa correspondance, cite plusieurs faits de ces convulsionnaires qui prouvent que certaines intelligences avaient dû nécessairement recevoir des atteintes : car, après ce que nous venons d'exposer, il est indubitable qu'un tel bouleversement de l'économie animale devait violemment réagir sur le moral de ces pauvres affligées. C'étaient d'une part des scènes de pantomime exprimant diverses actions du bienheureux diacre Pâris; — les persécutions passées ou futures de l'Eglise; — des scènes de la passion de N. S., etc., etc. Mais il en cite aussi qui ne bornaient pas leurs excentricités à des actes paisibles de

(1) En 1775, le président Lamoignon, visitant la Bastille, y trouva deux convulsionnaires qui étaient là depuis QUARANTE ans, et qui refusèrent non-seulement de s'amender, mais encore de signer une demande en grâce. (Voir *La Bastille dévoilée*, 1re livraison.)

cette nature, car il nous dit en avoir vu qui, pour mieux imiter la pendaison du traître Judas, se faisaient réellement suspendre par le cou, et qu'il y en eut, dit-on, de pendues jusqu'à complète strangulation. D'autres s'étendaient sur une croix; elles s'y faisaient d'abord lier avec des sangles par la ceinture, par les poignets et par le bas des jambes, après quoi on leur enfonçait des clous qui, traversant les pieds et les mains, pénétraient dans le bois jusqu'à la profondeur de quelques lignes. Elles prétendaient recevoir un grand secours moral et spirituel de ces épreuves. Tout le temps où elles étaient ainsi clouées était une longue et ravissante extase, pendant laquelle elles entretenaient souvent les spectateurs de paroles sublimes. Lorsqu'elles se faisaient déclouer, il ne restait pas la moindre blessure aux pieds et aux mains (1).

Il y en a eu qui eurent la constance de se faire crucifier pour la quinzième fois. Talleyrand, alors étudiant en théologie, vit une de ces crucifixions; il en sut rendre depuis témoignage.

Z.-J. PIÉRART.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES SPIRITUALISTES ET LE SPIRITUALISME EN ANGLETERRE.

L'Angleterre a été autrefois un pays éminemment spiritualiste. Selon Jules César et divers auteurs romains, c'était le foyer du druidisme. Cette religion s'y est conservée longtemps. De nos jours, au sein des montagnes du pays de Galles, on a retrouvé les principales doctrines que l'antique religion des Celtes enseignait sur Dieu, l'âme, la vie future, les Esprits, etc... Ces doctrines ont été mises au jour sous le nom de *Triades galloises*. Quand le christianisme s'établit dans cette contrée, il y forma des adeptes d'une grande puissance spirituelle. Les premiers

(1) Voir, dans nos précédentes livraisons, les articles sur différents médiums qui possèdent cette faculté à un suprême degré.

confesseurs de la foi dans les Iles Britanniques s'illustrèrent p
de nombreux miracles. C'est de là que sortirent saint Colomb
et ses fervents disciples, qui allèrent en différents lieux de
Gaule Belgique pour achever de la convertir. Ce fut la patr
des courageux missionnaires saint Wilfrid, saint Willibro
saint Boniface, saint Willehad, saint Sigifrid, etc., qui évang
lisèrent la Frise, les Germains du Nord, la Suède, la Norwe
et le Danemark. Ces pieux missionnaires, ainsi que saint Cu
bert, les deux Ewalds, saint Dunstan, saint Edward le ma
tyr, et tant d'autres, furent pour la plupart favorisés de do
spirituels qui les signalèrent de leur vivant ou après leur mort
la vénération des peuples. L'Église d'Angleterre, comme tout
celles du continent, compte beaucoup de légendes pieuses où l
spiritualisme chrétien apparaît embelli par mille faits merveil
leux. Les miracles si retentissants qui passaient pour s'opérer a
tombeau de Thomas Becket sont assez connus. On sait aus
les miracles de guérison de ce roi d'Angleterre qui, rencontra
sur son chemin, au moment où il se rendait à l'église, un pau
vre homme perclus de ses membres, le porta sur son dos et lu
rendit l'usage de ses jambes. L'Angleterre fut la patrie d
Greatreakes, le plus grand guérisseur qu'on ait jamais vu et
qui il suffisait d'une simple imposition de mains pour rendre
la santé une foule de malades. Là se trouvent les quakers et le
shakers, sectes d'illuminés dont beaucoup ont fait des miracles
et qui, dans leurs assemblées, ne prennent la parole que quan
l'Esprit descend en eux, ce qui arrive lorsque, comme beaucou
de nos médiums, ils entrent dans un état de transe ou tremble
ment. Les faits de l'ordre spirituel ne pouvaient manquer de sur
gir fréquemment, du reste, chez une race d'hommes en généra
graves et recueillis, dans lesquels le sentiment religieux est inné
La révolution d'Angleterre a surtout été une révolution religieuse
et l'un de ses plus vaillants acteurs a été Milton, écrivain gi
gantesque, chez qui le mysticisme et les fictions du merveilleu
ont pris le caractère le plus grandiose. A côté du merveilleu
chrétien a toujours existé aussi, dans cette contrée, un autr
merveilleux, reste des croyances druidiques, que le moyen âge
imbu des doctrines démonologiques du christianisme, s'est pl
à qualifier de diabolique. L'Ecosse est la patrie de la doubl
vue, des sorciers, et l'auteur de la *Démonologie* y est né
Shakespeare traduisit sur la scène les croyances qui régnaien
partout autour de lui à l'époque où il vivait, et l'ombre de Banco
les sorcières de Machbeth, ne sont que des types reproduit
d'après des traditions populaires. Partout en Angleterre on allu
ma des bûchers pour le supplice d'une foule de malheureu

ısidérés comme sorciers ou sorcières. Les archives des trois yaumes administrent encore la preuve d'une foule de procès ur crime de ce genre. Une place même de Londres a tiré son m de l'hécatombe qui y fut faite de malheureux à qui on reochait un coupable commerce avec Satan. Dans aucun pays n'y eut plus d'histoires de maisons hantées, d'Esprits frappeurs, un écrivain anglais, Glanvil, a laissé à ce sujet un très-cueux recueil de faits. Avec une telle tradition spiritualiste, tant croyances et de faits accrédités, aurait-on pu croire que les ctrines matérialistes seraient devenues si puissantes dans le ıys de Shakespeare et de Milton ? C'est cependant ce qui est arvé. Locke, Hobbes et Hume ont passé par là avec leurs enseiıements, et ils y ont exercé une influence que les Clarke, les ıerlock, les Dugald-Steward, n'ont pas été assez puissants pour ntre-balancer. Aujourd'hui les Anglais en général ne croient ıus guère qu'au confortable, aux machines, aux bank-notes et ıx comptoirs de commerce. Quand vous leur parlez de l'âme, e son immortalité, de la preuve que cette immortalité peut acuérir du fait grand et consolant de la manifestation des Esprits, s vous regardent avec un sourire de pitié... Gens éminemment ositifs en toute chose, d'un esprit avant tout pratique, ils se emandent ce que peut rapporter en guinées et en livres sterng une telle croyance, et ils s'étonnent qu'il y ait encore de auvres fous pour en être imbus. Ajoutez à cela un clergé senuel et luxueux, qui prétend que depuis Jésus et les apôtres il 'y a plus eu de miracles, qui proscrit le merveilleux sous toutes es formes, bien qu'il n'y ait rien de plus propre à ressusciter le entiment religieux, et vous comprendrez combien il a été diffiile aux adeptes de nos doctrines de les confesser dans cette ontrée. Mais ils l'ont fait avec courage ; le succès a déjà comıencé à couronner leurs efforts, et ce succès ne s'interrompra as : car les Anglais, après tout, sont des hommes sérieux et ersévérants, qui prennent la peine d'examiner et qui examiıent bien. Ils sont de nature à pousser loin une question quand ıne fois elle est entrée dans leurs convictions.

Le plus courageux, et peut-être le premier spiritualiste d'Anleterre, a été le Dr Ashburner. Il nous est agréable de parler de e médecin, excellent homme que nous avons l'avantage de conıaître particulièrement. La *Revue spiritualiste* s'en est parfois ntretenue ; elle a même reproduit de ses articles. Le Dr Ashburıer joint à l'esprit sérieux, solide, de sa nation, le liant, le caactère chaleureux et expansif qui distingue les Français. Comme ux, il a le courage, l'impulsion de l'idée ; les préjugés, les opiıions dominantes, les principes consacrés ne l'arrêtent pas

quand il s'agit de proclamer une vérité. Il a été l'un des premiers médecins de l'Angleterre qui aient fait usage du magnétisme, et il a persisté dans ses convictions à cet égard, malgré des clameurs multipliées, la perte d'une nombreuse clientèle de gens prévenus contre ce nouvel et formidable agent de guérison ou doutant de son efficacité. Aussi des cures nombreuses sont-elles venues le récompenser de ses efforts, et il est, avec un de ses confrères, le Dr Elliotson, l'un de ceux qui auront fait triompher au delà du détroit la merveilleuse découverte de Mesmer.

Le Dr Ashburner, en homme logique et qui sait donner à une idée son couronnement obligé, a été porté à nos croyances par le magnétisme. Ses expériences transcendantes de somnambulisme devaient naturellement le conduire là. Il a confessé ces convictions nouvelles avec le même courage que les précédentes, et il y a également persisté. Nos lecteurs se rappellent sa lettre curieuse au baron de Reichembach relativement au médium Foster. Il y parlait de noms instantanément empreints, comme les stymates d'un tatouage, sur le bras du médium, de cadres détachés de la muraille et apportés au milieu d'un salon par des mains invisibles. Voici d'autres faits qui se sont passés ultérieurement, et dont M. Ashburner nous a garanti l'exactitude, les ayant minutieusement observés. Un soir qu'il se trouvait avec le médium, il constata une ascension de sa part et le déplacement de bustes en plâtre qui, se trouvant sur une étagère voisine du plafond, furent apportés miraculeusement au milieu de la table devant les expérimentateurs. Une autre fois, un nom se trouva empreint sur le bras du médium, et le docteur reconnut dans ce nom celui d'un peintre célèbre de Londres, mort alors, et qui avait été son ami. Par l'organe du médium, l'Esprit de ce peintre annonça à son ami qu'il voulait le gratifier d'un dessin de sa façon ; un crayon de plombagine fut mis à terre avec un morceau de papier, et un moment après on retrouva sur le morceau de papier un dessin ravissant, avec une légende morale dont le docteur apprécia beaucoup la portée et l'intention. Mais le dessin était de couleurs variées, ce qui surprit M. Ashburner, attendu qu'un crayon en plombagine avait été déposé pour le faire. Là-dessus le médium de répondre que pour les Esprits il n'y avait qu'une substance, qu'ils pouvaient, à leur gré, varier d'aspect, de forme comme de couleur ; puis, prenant le crayon qui avait servi pour le dessin, il traça plusieurs mots dont chacun était d'une couleur différente. Cependant c'était toujours le crayon en mine de plomb qui avait servi. Depuis ce temps, le Dr Ashburner est devenu de plus en plus attentif à tout ce qui a été dit de la puissance des Esprits sur la matière et de l'unité

de substance, graves problèmes que les anciens ont agités, et qui peut-être un jour recevront leur démonstration raisonnée. De la réalité de ces expériences le docteur est aussi assuré qu'il est certain de son bon esprit d'observation et de cette vérité-ci : c'est que pour l'homme il reste encore bien des choses à connaître et à approfondir, et que peut-être il y en aura tant que notre espèce existera sur cette terre.

Mais, puisque nous sommes à parler ici de dessins médianimiques, disons que c'est à de semblables dessins que M. Wilkinson, le rédacteur du *Spiritual Magazine*, doit sa conversion. C'était un homme aussi sceptique, aussi positif que peut l'être un avocat en Angleterre. Il était bien loin de songer aux Esprits et à leurs manifestations, quand, à l'époque de la grande invasion des tables tournantes et parlantes, sa femme devint médium. Mme Wilkinson est une douce blonde fille d'Albion, d'une nature nerveuse, impressionnable, passive et religieuse ; en un mot, l'organisation médianimique par excellence. Des Esprits s'emparèrent de sa main et lui firent dessiner mécaniquement mille choses charmantes auxquelles elle ne pensait pas, et que, dans son inexpérience du dessin, elle n'aurait jamais pu effectuer. Ces faits étranges rendirent son mari fort attentif; il étudia le phénomène avec toute la froide raison dont il est capable, et finit par se convaincre que, puisque sa femme ne voulait ni ne pouvait en son état naturel dessiner tant de jolies choses, il fallait bien qu'il y eût en elle une volonté et un savoir-faire autre que le sien. De là à la croyance aux Esprits il n'y avait que le temps et l'espace nécessaires pour que le vieil homme se dépouillât de lui-même et se transmuât dans le sens d'un ordre d'idées tout à fait nouveau. M. Wilkinson devint non-seulement spiritualiste convaincu, mais encore spiritualiste militant. Il fonda dans le *Bristish Spiritual Telegraph* un recueil où l'idée nouvelle était envisagée avec tous les faits et les raisonnements propres à l'accréditer dans l'opinion. Il mit parfois dans ce recueil des spécimens de fleurs obtenus par le pinceau médianimique de son épouse, dessins délicieux dont la vue fit sensation. Son journal est devenu aujourd'hui le *Spiritual Magazine*, revue avec laquelle la presse anglaise sera obligée de compter, car c'est un journal sérieux, rempli de faits curieux inscrits avec leurs témoignages ; c'est un journal de discussions critiques, de déductions rigoureuses, où figure tout ce qui constitue, en ce siècle de science et de raisonnement, un organe destiné à agir sur l'opinion. Cet organe a rallié à lui un certain nombre d'écrivains distingués. De ce nombre est M. Wiliam Howitt, l'un des meilleurs écrivains de l'Angleterre.

M. Howitt est devenu croyant, à peu près, par suite des mêmes

circonstances que M. Wilkinson : une femme d'un commerce on ne peut plus agréable, tout entière portée aux sujets spirituels, une demoiselle, image de sa mère, devenues des médiums peu ordinaires, c'était plus qu'il n'en fallait. Mlle Howitt aussi obtient des dessins; mais, à la différence de Mme Wilkinson, qui peint des fleurs comme si l'Esprit du fameux Redouté guidait sa main, et qui ne peint guère que cela, Mlle Howitt obtient des sujets mystiques très-variés. Rien de plus admirable, de plus exquis, que ces sujets comme conception; rien de plus satisfaisant comme exécution : on dirait que cette jeune fille, dans les extases de son état médianimique, est conduite par les Murillo, les Ribeira, les Raphaël du monde des Esprits, au milieu de tous les mystères du Paraclet et de la Jérusalem céleste. Le Christ, les saints, les anges, sont tour à tour reproduits par son crayon dans toutes sortes d'attitudes et de sujets admirablement mystiques. La légende, l'allégorie pieuse, s'y succèdent de la manière la plus inattendue, le tout accompagné, autour et au bas des pages, d'explications, de développements du plus grand intérêt. A ceux qui prétendent que les manifestations médianimiques ne sont que l'œuvre de l'ange des ténèbres, il n'y a qu'à opposer les dessins de Mlle Howitt; c'est la meilleure réponse à faire.

Entretenu dans sa foi par ce qu'il voit journellement chez lui, par le commerce de M. Home, à qui il a vu produire en différentes circonstances quelques-uns des faits émouvants que ce dernier a le don de provoquer, M. Howitt a su confesser ses croyances avec toute la chaleur et la franchise que l'on doit attendre d'un *ardent néophyte*. Il l'a fait avec autorité. C'est, avons-nous dit, un écrivain distingué; son style est plein de force et de logique; il va droit au but et traite la mauvaise foi, l'inconséquence des sceptiques, avec toute la sévérité légitime. Il n'est pas partisan de ces écrivains gourmés qui ne savent pas trouver des accents à la hauteur de leurs convictions, et ne connaissent ni l'art d'émouvoir, ni celui de se rendre attachants, encore moins celui de frapper des coups décisifs. Notre cause a trouvé en lui un vaillant et vigoureux soldat, qui saura bien remuer l'indifférence et le scepticisme de sa nation à l'endroit de la plus grave des questions. Et cela est urgent, car l'Angleterre compte des savants comme Maury, Renan, Flourens et Babinet, des hommes qui s'apellent Faraday, Brewter, qui ne veulent, en fait de spiritualisme, rien connaître et rien étudier, qui nient *a priori*, ou qui, après avoir vu et promis leur témoignage, ne sont pas du tout gênés de se rétracter : cela est arrivé. Z.-J. Piérart.

(La suite à la prochaine livraison.)

M. RENAN ET SES PRINCIPAUX CRITIQUES.

APERÇUS SUR LA VIE DE JÉSUS AUXQUELS M. RENAN N'A PAS SONGÉ ET QUI VONT AMENER CONTRE NOUS LA COALITION DES DÉVOTS ET DES MATÉRIALISTES.

(1er article.)

—

La *Vie de Jesus*, par M. Renan, est arrivée en trois mois à dix éditions : succès inouï, et qui montre combien est vrai ce que nous avons dit de la tendance qui portait actuellement les esprits vers les questions religieuses. Pourtant, redisons encore que le livre de M. Renan n'est pas à la hauteur du bruit qu'il fait. Si l'Allemagne, au lieu de la France, eût été le pays qui le premier aurait vu apparaître ce livre, malgré la qualité de membre de l'Institut et de professeur du collége de France de son auteur, malgré ses nombreux amis journalistes et les petits incidents qui, à l'avance, ont signalé son œuvre à la curiosité publique, elle aurait été loin d'exciter tant de retentissement. Comme nous l'avons dit, M. Renan n'est pas au niveau des travaux exégétiques de l'époque ; il est plein d'inconséquence ; il a mécontenté autant la science que les intolérants catholiques. C'est du moins là l'opinion de l'abbé Michon, un prêtre courageux, qui s'est affranchi du joug de la discipline sacerdotale pour avoir le droit de dire leur fait aux princes de l'Église. L'abbé Michon, tout en rendant justice au style de M. Renan, se plaint des inconséquences, de la pauvreté de preuves qu'apporte l'exégète français. Il appelle son ouvrage un roman philosophico-historique, mais il blâme beaucoup le système d'attaques injurieuses, de personnalités blessantes que Messieurs les prélats et les prêtres déploient contre lui, et il leur dit franchement que, tant qu'ils n'auront que de pareilles armes à opposer, que tant qu'ils s'obstineront à ne point réformer la foi, à y maintenir désormais tant de choses insoutenables, il leur faut s'attendre à voir grandir démesurément la vogue de livres de la faiblesse de celui de M. Renan.

Une autre excellente appréciation qui a été faite de ce livre, c'est celle de M. Patrice Larroque, l'auteur de l'*Examen critique de la religion chrétienne.* M. Larroque est compétent en fait d'exégèse religieuse, il l'a prouvé. Quand il critique M. Renan, c'est avec autorité. Il l'accuse, comme nous, d'inconséquence. Il prétend que, tout en disant que Jésus n'est pas Dieu, il n'en administre pas suffisamment la preuve; que, lui refusant la divinité que les catholiques lui ont attribuée, il lui en donne une autre, une espèce de divinité amphigouri-métaphysique de sa façon, et qui n'est pas la partie la plus claire de son livre. M. Larroque, qui est un homme logique et courageux, aurait voulu voir prendre au professeur du Collége de France une position plus nette. Il proteste au nom des déistes rationalistes.

Nous avons dit qu'après le livre de M. Renan l'histoire de Jésus est encore à faire. Nous maintenons notre jugement. Une véritable histoire de Jésus serait celle où présiderait une exégèse plus rigoureuse, plus franche, une meilleure entente de l'histoire, et surtout la connaissance parfaite des questions spiritualistes. Sans cette connaissance, comment expliquer Jésus, à moins de se renfermer dans un système de négations obstinées? Mais nier est facile; ce qui ne l'est pas, c'est d'apporter à l'appui de ses négations des raisons satisfaisantes.

La conception d'un Jésus ayant existé sans faire de miracles est inadmissible. Un simple charpentier illettré n'aurait pu par de la jonglerie ou en prêchant une morale et des doctrines qui n'étaient pas nouvelles, agir à ce point sur ses contemporains et laisser après lui dans les esprits de ses auditeurs une si forte empreinte. Il y eut là un grand mouvement spirituel et des actes faits pour frapper les imaginations et appeler la célébrité. Nous disons donc que Jésus était initié à la magie divine et qu'il a fait des miracles en vertu des lois et des forces par lesquelles d'autres en ont fait avant comme après lui.....

Nous ferons connaître un jour ce qu'était cette magie divine

ont nous avons plusieurs fois parlé. En attendant, examinons n autre point du livre de M. Renan.

M. Renan fait de Jésus un jeune homme séduisant par les harmes du corps et de l'esprit, et il prétend qu'à ce titre il xerça une grande fascination sur des femmes riches de la soiété juive, qui pourvurent généreusement aux besoins de son postolat. Des lecteurs, des commentateurs de M. Renan, sont llés plus loin : s'appuyant sur la tolérance que Jésus avait pour :s femmes adultères, sur son amitié envers Madeleine et la Saaritaine, ils ont prétendu qu'il avait eu avec les femmes ont parle M. Renan des relations d'une tout autre nature, et ue c'est à ce titre qu'elles lui étaient dévouées. Ils ont en quelue sorte renouvelé les assertions impudentes des Frérots ou 'raticelli du XIII[e] siècle. Ces affreux hérétiques, entre autres êveries gnostiques, admettaient celles des Adamites, et prétenaient, conformément à plusieurs sectes chrétiennes des preiers siècles, que ni Jésus ni les apôtres n'avaient observé la ontinence, se servant de leurs propres femmes ou de celles des utres. L'histoire a montré en effet que telle avait été la croyance 'un grand nombre de sectes qui, voyant dans l'Évangile et les cles des apôtres la communauté établie comme principe, avaient té jusqu'à y comprendre la communauté dans les relations exuelles. Des monuments prouvent que telles ont été les opiions et les usages en vogue en beaucoup de lieux, dans les :mps de la primitive Église, chez certains judéo-chrétiens. 'armi ces monuments, on cite des inscriptions retrouvées dans ι Cyrénaïque et analysées par les savants Hamaker et Gesé-ius. L'une de ces inscriptions est conçue en ces termes : « Simon le Cyrénéen, Thot, Saturne, Zoroastre, Pythagore, Epicure, *Masdaces*, Jean, Christos, et nos chefs les Cyrénéens, nous ont enseigné unanimement à maintenir la *loi* (de nature) (1), et à combattre la transgression de ces lois. » — Le

(1) Voyez M. Matter, *Histoire du Gnosticisme.*

Masdaces qui figure dans cette inscription n'étant rien autre qu le fameux Masdack qui établit en Perse, sous Khosru-Kobad, l communauté des biens et des femmes (1), on en a inféré que l *loi* dont il est question dans l'inscription était positivemen cette double communauté. De cela on a allégué d'autres preuv qu'il serait trop long d'énumérer; la principale est une lett écrite par saint Clément, quatrième évêque ou pape de Rome à saint Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem, qu'on trouve dans les *Acta. concil.*, t. Ier, édition Merlini Crabbi. Voici un passage de cette lettre, qui prêche, en term fort fraternels et religieux, du reste, la communauté en tout choses. Après avoir rappelé que chez les Grecs on en avait u ainsi, Clément ajoute: *Communia debere esse amicorum (fr trum) omnia in omnibus, sunt sine dubio et conjuges* (2). Pl loin, il dit: *Ut sicut non potest dividi aer, neque splendor soli ita neque reliqua quæ communiter in hoc mundo omnibus da sunt ad habendum dividi debere, sed habenda esse comm nia* (3).

Quels que soient ces monuments du christianisme primiti apocryphes ou non, et tant d'autres qui ont été recueillis, no repoussons de toutes les forces de notre âme les allégations q l'on fait en ce moment relativement aux relations que l'austèr le pieux thaumaturge de Nazareth, aurait eues avec des fem de son temps. A de pareils blasphèmes, à des opinions d'u impiété aussi révoltante, nous répondrons que l'apostolat

(1) *Pocock specimen*, p. 70; *Lexicon orient.*, au mot Masdack. Le systè de Masdack, mélange de manichéisme et de christianisme, était caract par un mysticisme particulier. Il enseignait que les biens et les femmes ce qui attache le plus nos âmes aux objets terrestres, et que s'affra de cette faiblesse, c'était se vouer à la contemplation des choses nes et s'initier entièrement au principe de lumière. Le roi Kobad pra quelque temps son système de communauté en toutes choses. Il mit autres sa femme à la disposition de Masdack.

(2) *Acta. concil.*, précité, t. I, p. 62, lettre B.

(3) *Idem*, Epist. V, *De communi vita*.

lésus et de ses disciples se fit à l'aide des ressources de l'asso-iation essénienne, à laquelle, selon toute apparence, il appar-enait, et chez laquelle les biens étaient en commun. Quant à la ascination qu'il aurait exercée sur la trop grande sensibilité de ertaines femmes juives, nous dirons que cette fascination n'a-rait pu avoir qu'un caractère entièrement moral et spirituel, ittendu : 1° que Jésus n'était pas beau ; 2° qu'à l'époque de son ipostolat, loin d'être jeune, il avait environ cinquante ans; l° que, selon toute apparence, il connut les devoirs, les obli-ations et la sainteté du mariage et de la paternité. Nous prou-erons ces points importants, comme nous montrerons que Jésus i eu des frères et des sœurs utérins; que jamais dans les Évan-iles, les Actes des apôtres et les autres écrits de la primitive Église, il n'a été présenté autrement que comme un homme; que, ionobstant cela, il a fait des miracles. Nous montrerons, de plus, qu'il est ressuscité en esprit, et non en corps, et que c'est ainsi qu'il s'est manifesté à ses disciples, se rendant visible et tangible à leurs sens en vertu des facultés que, chaque jour, nous recon-aissons inhérentes aux Esprits, et que les Esprits élevés comme e sien possèdent dans toute leur plénitude. Nous terminerons ces remières études en montrant que les chrétiens de l'époque apos-olique n'ont pas cru à la résurrection de la chair, à l'éternité les peines, à l'enfer physique, comme le catholicisme l'a depuis nseigné. Cela suffira pour répondre aux critiques que l'abbé farouzeau a cru devoir dernièrement nous adresser, où, à côté le paroles élogieuses, il nous décerne un brevet d'écrivain mal enseigné, ou faisant comme Voltaire une exégèse de mauvaise oi. Nous ne voulons imiter Voltaire en rien, ni dans ses con-aissances historiques superficielles, ni dans ses négations rail-euses, ni dans sa manière de fuir le fond des questions par les plaisanteries. C'est pourquoi l'abbé Marouzeau pourra con-idérer nos articles sur Jésus comme une réponse que nous lui aisons dans tout le sérieux et la sincérité de notre âme et dans e pur amour de la vérité, notre idéal suprême : car la vérité, 'est Dieu.

Abordons aujourd'hui deux des principaux points que nous voulons démontrer.

Le Christ n'était pas beau.

M. le Dr Louis Batissier, dans ses *Éléments d'archéologie*, a consacré à ce sujet un passage remarquable que nous reproduisons presque textuellement ici.

L'opinion la plus généralement admise dans les temps modernes est que le Christ avait en partage une beauté divine; cependant c'est là un des points d'histoire des plus controversés.... Les plus anciens écrivains chrétiens ont presque tous affirmé que le Christ était laid. C'est l'opinion de saint Irénée, qui dit que comme homme Jésus n'était pas beau, mais que comme Dieu il était saint et admirable (1). Saint Justin s'exprime à peu près dans les mêmes termes (2). Origène nous apprend que cette laideur, généralement reconnue, était un des arguments dont se servaient les païens pour nier la divinité du Sauveur (3). Pleins des traditions grecques, imbus de leur esthétique, qui avait cherché le beau en tout, et l'avait surtout porté dans la représentation des divinités de l'Olympe, les païens, qui avaient vu partout reproduire des copies de la Vénus de Praxitèle, du Jupiter olympien, de la Minerve de Phidias et de l'Apollon du Belvédère, ne pouvaient se faire à l'idée d'un Dieu laid, pauvre et humilié. Celse disait à la même époque où Origène convenait de ces faits : « Il n'est pas beau, donc il n'est pas Dieu ! » Ce père non-seulement convient de la laideur du Christ, mais il avoue qu'Isaïe avait prophétisé qu'il ne serait distingué ni par la beauté de son visage, ni par les qualités extraordinaires de son corps; mais que, si le Fils de Dieu n'était pas beau selon les hommes, un fait avéré, c'est que sa figure était noble et céleste. Avant Origène, saint Clément d'Alexandrie trouve le passage d'Isaïe concluant : « Nous l'avons vu,

(1) L. III, cap. 19.
(2) *Dialog. cum Typho*, cap. 85, 88, 100.
(3) Orig. *contra* Cels., l. VI, cap. 75.

dit ce prophète, et il n'avait ni grâce ni beauté ; mais sa beauté était dans le mépris et au-dessous de la beauté des hommes (1). »

« Cependant, si la beauté est un bien, fait observer saint Clément, qui la méritait mieux que le Seigneur? Il avait, non la beauté de la chair, qui paraît au yeux, mais la vraie beauté de l'âme et du corps. La beauté de son âme consistait dans son inclination à faire du bien à tout le monde, et celle de son corps dans l'immortalité (2). » Ailleurs, saint Clément (3) dit que le chef de l'Église est venu en chair sans beauté corporelle, pour nous enseigner et élever nos cœurs vers les objets invisibles et dégagés de la matière (4). Saint Cyrille d'Alexandrie était dans les mêmes sentiments que les écrivains précédents. « ..... Et afin, dit-il, que nous comprissions que la chair comparée à la divinité n'est rien, le Fils de Dieu a voulu paraître dans une forme qui n'était nullement belle (5). David, dit-il, n'a pas prédit que Jésus-Christ serait beau dans ses formes corporelles, gardons-nous de le croire. » A ce sujet, Tertullien est bien plus explicite. « Si Jésus est laid aux yeux des hommes, s'écrie-t-il, si ses traits sont grossiers et vils, je reconnais en lui mon Dieu ! » Il va plus loin, il ajoute que le Christ, en se manifestant aux hommes, a voulu se faire en quelque sorte outrage à lui-même, et que, s'il eût été beau, personne n'eût osé lui infliger les ignominies de sa passion (6).

(1) *Isaïe*, l. LII, v. 13, 14., 15.

(2) *Pædag.*, liv. III, cap. 1.

(3) *Stromat.*, liv. I et VI.

(4) Voyez pour plus de détails dom Calmet, *Discours sur la beauté de Jésus-Christ*, p. 430 du III[e] vol. de ses Dissertations.

(5) Glaphyr, *in Exod.*, liv. I.

(6) *Adv. Marc*, liv. II, cap. 17 : « Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus, talis enim habitu annonciabatur..... » *Adv. Jud.*, cap. 14 : « Ne aspectu quidem honestus. » — Ailleurs, *De carne Christi*, c. 9 : « Ne humanæ honestatis fuit corpus ejus. » — « An ausus esset aliquis ungue summo perstringere corpus novum, sputaminibus contaminare faciem non merentem ? » *De Patientia :* « Sed contumeliosus insuper sibi est. »

Enfin saint Augustin enseigne aussi que le Christ, comme homme, était laid, mais que comme Dieu il était beau (1). Il concilie de cette manière le passage d'Isaïe que nous avons cité et un passage du Psalmiste, qui, en parlant du Fils de Dieu, dit qu'il serait beau entre tous les hommes. Aussi reproche-t-il aux Juifs (2) de ne pas avoir reconnu cette beauté morale. Ce n'est donc que de cette beauté qu'il entend parler quand il s'écrie : « Il était beau dans le sein de sa mère, beau dans les bras de ses parents, beau sur la croix, beau dans le sépulcre (3). »

Ce n'est que plus tard, à partir de saint Jérôme et de saint Jean Chrysostôme, que les écrivains chrétiens commencent à vanter la beauté du Sauveur des hommes. Mais entre ceux que cinq siècles séparaient du Christ et ceux qui étaient le plus rapprochés de son temps, qui plongeaient dans la tradition la plus récente, le choix ne peut être douteux. Non-seulement Jésus n'avait rien dans sa personne qui pût charmer physiquement le cœur des femmes, mais encore nous allons démontrer qu'à l'époque de son apostolat il était loin d'être un jeune homme ; il avait alors de quarante à cinquante ans, et il mourut, comme nous l'avons dit, à cinquante-deux ans.

(1) Saint Augustin, *in Psalm.*, 44.
(2) *In Psalm.*, 87.
(3) *In Psalm.*, 44.

Z.-J. Piérart.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Nous rappelons de nouveau à nos lecteurs que les bureaux de la Revue spiritualiste sont transférés rue des Bons-Enfants, 29.

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant.*

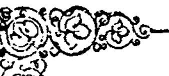
Paris.— Imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

Aperçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste*.

Articles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux ;ceptiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiriualisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifesations *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde; ces faits ont constitué le prin:ipal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies ancienies. — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des ions et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la ioblesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les :onditions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des ommunications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est n'est pas de tirer les Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude; mais ce qu'il importe e plus, c'est de démontrer, théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et qu'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. — Les communications *médianimiques*, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, ;uérissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal? — Satan a-t-il amais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions ·l'Occident? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui es provoquent à se manifester? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose ernicieuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à aire affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion? — Des rocès de sorciers au moyen âge! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant ans la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée 'éclore!

Études et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de sychologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiri:ualisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations piritualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue u livre chinois, *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des vres désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, u *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de *Edda*, ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue piritualiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et es prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du uidisme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnoicisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines iritualistes à travers les âges, leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans ux de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les fférentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers prodés de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation u'en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les sions, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc. — Ouvrages les plus lèbres du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spirialistes des temps modernes, analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup œil sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu ·u en divers pays.

Biographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — thagore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — inte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigite, sainte Gertrude, sainte Catherine de nne, saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint ominique; saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la me Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, nte Colette, Dalmas de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffei, Jeanne Rodriguez, minique de Jésus-Marie, Theodesca de Pise. — Elisabeth de Falkenstein, Oringa, nturin de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, rdan, Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette urignon, Marie Alacoque, Elisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, gliostro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de rl, Davis, Willis, etc., etc.

PUBLICATIONS MAGNÉTIQUES OU SPIRITUALISTES

QU'ON TROUVE AU BUREAU DE LA *Revue spiritualiste*

L'Immortalité, par Alfred Dumesnil 3 50

Rome chrétienne dévoilée, ou Révélation du Mystère de la Tradition apostolique . . . . 2 »

La Religion d'harmonie, par le docteur Dechenaux. 1 25

Philosophie de la religion. Théologie, Cosmologie et Pneumatologie, par M. Matter. 2 vol. in-12. . . . . 7 50

Les Ennéades de Plotin. 3 vol. 22 50

La Magicienne des Alpes, ou le Spiritualisme au XV[e] siècle . 2

Pneumatologie positive et expérimentale. *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe,* démontrée par le baron L. de Guldenstubbé. . . . . 5 »

Fables et Poésies diverses, par un Esprit frappeur 2

La Morale universelle, par M. de Guldenstubbe. 1 volume in-12 . . . . 3 »

Le Spiritisme en Amérique, par Clémence Guérin . . . . . 1 »

Biographie de A. S. Davis, par la même. 1

Les Habitants de l'autre monde, Révélations d'outre-tombe, par Camille Flammarion. 1

Esprit de vérité, ou Métaphysique des Esprits, par D. Buret 1 50

Les Manifestations des Esprits. *Réponse à M. Viennet,* par Paul Auguez. 2 50

Spiritualisme, faits curieux, par le même 1 50

Vie de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à Ermance Dufaux. 3

Pensées d'outre-tombe, par M. et Mlle de Guldenstubbé. . . 1

Conversations et Poésies extranaturelles, par M. Mathieu, précédées d'*Un mot sur les tables parlantes.* 2 brochures . . 1 50

Encyclopédie magnétique et spiritualiste, par Cahagnet. 4 vol. parus. 16

Arcanes de la vie future dévoilée, par le même. 3 vol. . . 15

Affaire curieuse des possédées de Louviers, par Z. Piérart 1

Vie de notre Seigneur Jésus-Christ, D'APRÈS LES VISIONS DE CATHERINE EMMERICH. 8 volumes. 16

Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, nouvelle traduction par M. Chassang. . . . . 7 »

Saint-Martin, son maître Martines et leurs groupes, par M. Matter . . . . 7 »

(On se charge d'adresser franco à domicile chacun des ouvrages ci-dessus contre payement par une voie quelconque du montant de ces ouvrages augmenté de 10 p. 100 de leur prix, en plus, pour frais de poste, et de 20 p. 100 pour l'étranger. On est prié d'écrire directement et non par l'intermédiaire des libraires.)

Paris, impr. de Jouaust père et fils, 338, rue Saint-Honoré.